

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Quand l'esprit glisse entre deux eaux *Les Demoiselles de Numidie* de Marie José Thériault

Michel Lord

Numéro 36, hiver 1984–1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39845ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1984). Compte rendu de [Quand l'esprit glisse entre deux eaux : *Les Demoiselles de Numidie* de Marie José Thériault]. *Lettres québécoises*, (36), 21–23.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Quand l'esprit glisse entre deux eaux

N'en déplaise à Homère, je crois qu'Ulysse aurait fait un beau voyage s'il avait pu voyager sur le *Maria Teresa G.* mais son destin de héros épique l'obligeait à retourner vers Pénélope. Filippo Giusti, personnage central du premier roman de Marie José Thériault¹ et capitaine du cargo *Maria Teresa G.*, suit quant à lui la trajectoire inverse du héros de *l'Odyssée* bien qu'il ait plus d'une chose en commun avec lui. Il fuit une épouse acariâtre en cherchant sur la mer une façon d'échapper à «une époque où [il se] sent intrus» (p. 143). Il voudrait être un héros sans faille mais il est trop pétri d'angoisses et de contradictions. Giusti incarne un personnage complexe que Marie José Thériault rend de manière étonnamment vivante. C'est peut-être là une des plus belles réussites de ce roman fantastique.

J'avoue avoir été ébloui par à peu près toutes les facettes de cette oeuvre construite avec un art consommé et écrite comme avec un sixième sens, celui qui consisterait à faire passer aussi bien la magie contenue dans l'air du large que les délices et les tourments des personnages devant les événements passés, présents et à venir. Marie José Thériault nous donne avec *les Demoiselles de Numidie* un roman extrêmement travaillé. Je confesse que je suis tombé sous le charme des sirènes. Je vais essayer d'expliquer pourquoi.

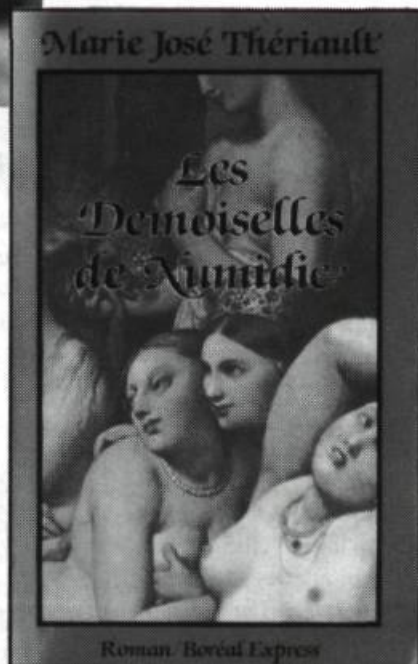
Les Demoiselles de Numidie de Marie José Thériault



Les douze chapitres se succèdent d'abord à un rythme que je dirais marin. Tout se passe comme si l'auteur avait voulu recréer le mouvement du roulis et du tangage (ascendant/descendant, rassurant/inquiétant) d'un navire qui vogue sur la mer et, à un niveau plus abstrait, de la conscience sur les limites de l'inconscient. Pour rendre ce balancement, trois instances narratives s'entrecroisent dans le discours. Il y a d'abord un narrateur omniscient qui ob-

serve les événements de haut, puis une instance fantastique qui agit dans un en deçà atemporel sous la mer et, enfin, le capitaine Giusti qui subit les pressions du réel et de l'irréel. La première instance mêle tous les modes du discours (style direct, indirect libre, descriptions somptueuses, portraits...). Les deux autres narrateurs représentent deux attitudes subjectives, deux mondes qui normalement vivent dans leurs compartiments respectifs et craignent de se rencontrer: la conscience de l'homme et tout ce qui s'agite dans les profondeurs qui, ici, prend la forme d'une vaste prosopopée du subconscient: la mer.

À la clé du roman, il y a comme chez les baroques un jeu sur les apparences, sur la duplicité du réel. Le texte pro-



pose des mises en scènes, des changements de décor qu'au cinéma on nommerait fondu enchaîné et qui constituent des plongées et des remontées dans la complexité du réel. Comme exemple, je donnerai le premier chapitre qui s'ouvre sur le compte rendu bref et précis de la position du cargo, compte rendu qui, dans un même souffle, glisse vers des notations plus vagues: «[...] par 36°58'3 de latitude nord et 09°06' de latitude ouest [...] le *Maria Teresa G.* [...] filait vers le nord tandis qu'une brise courtoise lui léchait l'étambot et que la mer oscillait peu» (p. 11). Puis deux indices viennent troubler encore plus la rassurante précision des données de départ: le narrateur signale que le capitaine Giusti est enclin à la fatalité (pour un marin c'est peut-être normal) et que la mer peut changer «l'ordre des pensées [et même] la notion du temps» (p. 12). Ensuite, par un glissement à peine perceptible, le récit passe de la description de ce que voient des marins à ce qu'imaginent ceux qui sont enclins à «la magie» (p. 14). Ce dernier passage, onirique, relate un désastre maritime où des monstres surgissent des profondeurs de l'océan et attirent au fond de l'eau leurs victimes. Dans les six premières pages, le récit est posé par cette mise en abyme du roman qui exploitera par la suite le même schéma avec d'innombrables variations et d'importantes modifications.

Dans le premier chapitre également, l'élément proprement fantastique et trois des principaux personnages sont posés. La fantasmagorie prend forme autour de l'image d'une nef qui transporterait, selon les uns, de simples putains, selon les autres des sirènes anthropophages². Une légende agit ici comme levain fantastique. Comme il faut en plus des rapports de force, le marin Culic incarne un caractère gro-

tesque qui ne croit qu'en l'existence de la réalité brute tandis que le lieutenant Fabiani, comparé à un marin de bande dessinée, possède des yeux qui peuvent voir l'invisible et croit en l'existence des sirènes qui font mourir leurs victimes dans la jouissance et l'extase. Voilà que resurgit un des mythes de *l'Odyssée*. Entre ces deux figures, presque découpées comme des archétypes, le capitaine Giusti prend l'allure d'un véritable personnage avec ses angoisses, ses doutes camouflés sous son grade de capitaine. Il possède au contraire des autres un double caractère en constant conflit. Giusti se défend d'être crédule (p. 24) mais dans le fond c'est un païen qui ne demande qu'à se débarrasser de sa carcasse chrétienne. *Les Demoiselles de Numidie* nous montre l'envers d'un décor: celui d'un Ulysse moderne qui aurait refusé de se laisser attacher au mât du navire. Cette duplicité prépare de très loin l'avènement du fantastique. Je dis de très loin parce que le roman, au contraire de la nouvelle, a besoin de cet étirement du discours pour être justement romanesque. Dans cette élasticité s'insinuent petit à petit des indices qui donnent la réalité comme mouvante et rendent comme inévitable, comme désirable, le surgissement de l'autre monde.

C'est par je ne sais quelle magie (le style sans doute) que le lecteur se sent entrer dans le récit. Sans doute est-ce aussi par le truchement des trois longues lettres que le capitaine Giusti adresse à sa fille. Là, le récit prend toute son épaisseur.

Voilà un homme qui se confesse, qui avoue ses faiblesses, évoque ses souvenirs d'enfance, l'influence de sa mère sur son éducation, sa croyance en l'invisible et son refus de la société. Il a, de plus, conscience du processus du subconscient qui lui fait recher-

cher une «relation utérine» (p. 19) avec la mer. Il se sent issu d'elle et a «le pressentiment d'un insondable mystère» (p. 79). Il a ce goût du gouffre, de la réclusion foetale et vit dans l'attente mystique/érotique d'un événement dont il rêve et qu'il craint. En d'autres mots, il se sent toujours en voyage entre deux eaux ne désirant rien de moins que de retourner à la substance primordiale. S'il est toujours en mer, c'est qu'il fuit une époque (ses lettres sont datées de 1956) emprisonnée à l'intérieur de la rigueur dogmatique chrétienne. La terre et une épouse austère représentent cet aspect du réel. Giusti refuse le sédentarisme, l'univocité de la vie. Il se laisse pénétrer par des forces invisibles. C'est ici qu'intervient une femme nommée Serena Klein Todd (se-reine petite mort ou petite sirène de la mort) qui, par son double caractère mi réel mi fantasmagique, relève de cet irréel qui s'incorpore graduellement à la vie du cargo:

Des forces agissent dont je ne suis pas le maître; la mer autour de moi, déjà multiple, s'augmente des pensées que je consacre à cette femme qui soulève mon cœur d'exaltation et de désespoir mêlés, car je ne sais s'il y a dans ce souffle si vaste qu'il en est irréel un don, un échange, un mouvement vrai d'amour qui prélude à une récolte heureuse, ou seulement des chimères stériles élaborées par un cerveau troublé (p. 191).

La réponse à toutes ces questions se trouve dans l'instance narrative fantastique. Celle-ci est une nef engloutie mais toujours resurgissant du fond de l'océan. La parole est en effet donnée à un vieux navire construit au XVI^e siècle. Pour cette plongée dans le passé, Marie José Thériault a cru bon d'utiliser une langue archaïque qui, précise-t-elle

dans un avertissement, «ne prétend pas respecter les règles en vigueur à une époque donnée» (p. 10). Le but de l'opération n'est évidemment pas linguistique mais poétique. L'utilisation de vieux mots et de vieilles tournures vise à créer un effet de distanciation, une autre mise en abyme du roman. À partir de données «historiques» sur la construction du navire ancien, le récit glisse³ bientôt vers un réalisme magique où réel/irréel, masculin/féminin s'entremêlent:

[...] je suis du rêve éveillé [...] Tant grande est ma puissance. Suis fauve miraculeux, lionnesse ardente, frappant de sorcier celui qui se hasarde à me vouloir troubler (p. 57).

Enfin, comme dans le rêve des marins, le nef est engloutie un jour par une tempête. Toutefois, il y a un ajout de taille dans cette seconde mise en abyme:

Mais — et voilà chose étonnante — nef devait porter charge très-précieuse, car ce qui parut noyé, en vérité ne le fut point, et lors advint l'in vraisemblable, lequel est si extraordinaire, si mirifique, si merveilleux, qu'il mérite d'être narré avec moult détails, en chapitre distinct (p. 66).

À partir de ce moment, il est moins question de doute sur l'autre réalité (bien qu'on n'en sorte réellement qu'au dénouement: nécessité du récit fait loi) que de savoir comment les deux navires vont se rencontrer, comment le réalisme magique va opérer. Dans un certain sens, il s'agit d'un *thriller* fantastique.

Là où le jeu des apparences se fait le mieux sentir, c'est dans le dédoublement du capitaine Giusti et dans la déréalisation du décor autour du cargo. Il y a la création au dernier chapitre d'un univers dans

une bulle, forme exploitée par les baroques, et qui constitue chez Marie José Thériault, comme chez ces derniers, l'aboutissement d'un récit qui fait l'apologie du changement:

[...] le Maria Teresa G. se trouvait au milieu d'une bulle de quartz, sans dessus ni dessous ni rose des vents, dans une permanence sur-naturelle, dans un monde tout à coup privé de racines et d'armature, un monde désarrimé, sidéral (p. 226-227).

Tout est inversé dans le chapitre final: ce n'est plus, comme dans le fantastique canonique, l'irréel qui fait brèche dans le réel mais le réel qui s'arrête et qui se met en position d'attente pour recevoir l'autre monde grâce auquel il va pouvoir recommencer à vivre dans un autre cycle. Le dédoublement de Giusti pré-

paraît de longue main celui de l'espace.

J'avance, disait-il, à la rencontre de moi-même dans un prolongement suspect de l'invisible qui m'entoure, et je deviens un noyé [...] je touche mon âme palpable, aussi réelle qu'une pâte à modeler sur laquelle je me livrerais à des expériences de façonement (p. 140).

L'univers s'ouvre grâce à une sorte d'implosion de la conscience, de plongée dans l'inconscient. Il y a du narcissisme et quelque chose de circéen et même du Pygmalion dans cette transformation du moi et de l'espace. Toute la stratégie narrative du roman consiste à créer un mouvement d'absorption volontaire/involontaire d'une forme de vie vers une autre, de la diversité angoissante vers une forme d'unité englobante. Les mots

attirer, avaler, engouffrer, désirer, aspirer, dévorer, vortex, tous reliés à la femme/mer, la sirène oxymoronique adorablement monstrueuse, reviennent de manière obsédante. Le pivot de cette orientation de l'imaginaire n'est autre que Serena Klein Todd, figure de l'invitation au voyage dans un «bâtiment de fable si douloureusement beau» (p. 234). Cette sirène réussit là où celles d'Homère avaient échoué, comme quoi il n'aura pas été inutile de traverser trois millénaires d'encre et de papier.

Le premier roman de Marie José Thériault se situe au confluent du récit d'aventures, de la chronique merveilleuse et de l'analyse psychologique. L'alliage est baroque. L'écriture, quant à elle, fluctue au gré des espaces clairs et brumeux, sereins et torturés. C'est cette souplesse qui finit par créer l'effet enchanteur. Peut-être me suis-je

laissé trop prendre au piège de ces phrases qui roulent et qui tangent et dont les effusions sont parfois presque trop romantiques? Je tiens malgré tout *Les Demoiselles de Numidie* pour un des meilleurs romans des dernières années au Québec. □

1. Marie José Thériault, *Les Demoiselles de Numidie*, Montréal, Boréal Express, 1984, 244 p.
2. Marie José Thériault a montré son goût pour un certain type de bestiaire (femme-araignée, femme-oiseau, femme-dévoreuse) dans *la Cérémonie*, Montréal, La Presse, 1978, 139 p.
3. J'emploie souvent ce mot: c'est qu'on a parfois l'impression de glisser sur le texte, de flotter au gré des évocations, comme sur une musique de Ravel ou de Debussy (je pense à *Une barque sur l'océan*, à *la Mer* et au fameux prélude «la Cathédrale engloutie» évoquant une légende bretonne).

NOUVELLES PARUTIONS
aux Presses de l'Université du Québec



LA TRAITE DES FOURRURES

DANS L'EST DE LA BAIE JAMES/1600-1870

Daniel FRANCIS et Toby MORANTZ

Traduit de l'anglais par Antoni Dandonneau et Nadine Ozenne

Service de traduction, ministère des Communications

264 pages, 24,95 \$

Cette recherche originale illustre les conséquences de la traite des fourrures sur l'organisation sociale des populations algonquines qui, entre 1600 et 1870, vivaient dans le territoire situé à l'est de la baie James. La chasse en hiver, l'occupation du sol et les questions de leadership sont des points essentiels étudiés ainsi que le contexte historique, les facteurs écologiques et les relations des Algonquins avec d'autres populations.

MUSICIENS CADIENS ET CRÉOLES

THE MAKERS OF CAJUN MUSIC

Textes anglais et français de Barry Jean ANCELET

100 photographies couleur de Elemore Morgan Jr.

160 pages, 220×300 mm, 21,95 \$ (broché), 34,95 \$ (reliure toile)

Ce volume libéralement illustré présente les portraits d'une vingtaine de musiciens cadiens et créoles qui racontent leurs vies, parlent de leur musique et du vieux temps avec une éloquence naturelle où chante la poésie de la tradition populaire. On trouve parmi eux des chanteurs et des violoneux, des maîtres du zarico et des two-steps. Certains, tel Zachary Richard, ont voyagé à travers le monde pour présenter leur musique à un public international.



DARWIN après DARWIN

sous la direction de Joseph LEVY et Henri COHEN

222 pages, 18,95 \$

Un groupe de professeurs venus des différents départements dont les disciplines ont été influencées par Darwin, organisait le 1er décembre 1982, à l'Université du Québec à Montréal, une journée d'étude multidisciplinaire visant à faire le point sur le statut actuel de la théorie darwinienne.

DARWIN après DARWIN offre au lecteur les textes de chacun des conférenciers qui, à partir de son champ de spécialisation, y a présenté l'apport de la pensée darwinienne, ses développements et ses limites.

C.P. 250, Sillery, Québec G1T 2R1 Tél.: (418) 657-3551, poste 2860

En vente chez votre LIBRAIRE ou aux Presses de l'Université du Québec

Joindre votre paiement en incluant 1,75 \$ pour les frais d'envoi

NOUVELLES PARUTIONS
aux Presses de l'Université du Québec